



**ASH
DAVIDSON**

**LES
DERNIERS
GÉANTS**

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR FABIENNE DUVIGNEAU

ACTES SUD

Titre original :
Damnation Spring
Éditeur original :
Simon & Schuster, Inc., New York
© Ash Davidson, 2021

Illustration de couverture : © Jeremy Miranda

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17422-4

ASH DAVIDSON

Les derniers géants

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau

ACTES SUD

Pour mes parents, Susan et Dean Davidson

*Ils ne ressemblent à aucun arbre que
nous connaissons*

JOHN STEINBECK

*Il est plus facile de mourir que de
déménager...*

WALLACE STEGNER

ÉTÉ

1977

30 JUILLET

RICH

Rich ramassa le courrier dans la boîte aux lettres de Lark, quitta Eel Road et s'engagea en cahotant sur le double sillon tracé dans la boue, signalé à l'entrée par deux cuvettes de toilettes en porcelaine. Des fougères à taille humaine frottaient contre les vitres de son Ford. Le chemin était tellement envahi par la végétation qu'il parvenait tout juste à lire les panneaux.

ARBRE-TUNNEL ! AUTHENTIQUE SASQUATCH* !
TOILETTES PROPRES !

Les traces débouchaient dans la clairière de Lark, au-dessus de la rivière. Rich s'arrêta près du vieux pick-up International abandonné devant la cabane, avec son capot si rongé par la rouille que les hautes herbes poussaient à travers le métal. Le vieux cochon qui farfouillait derrière les latrines ne releva pas la tête, mais les deux cabots de Lark s'étirèrent et approchèrent paresseusement dès que Rich ouvrit sa portière.

“Banjo ! Killer !” cria Lark depuis la galerie ; des Sasquatch en bois sculpté étaient alignés sur la balustrade.

Dix degrés, et Lark était en maillot de corps maculé de taches, ses cheveux gris et sa longue barbe lui descendant jusqu'aux épaules, des rouleaux de papier toilette rangés en pyramide dans le fauteuil roulant qui lui servait de brouette. Rich attrapa la barquette

* Créature légendaire hominoïde, aussi nommée Bigfoot, qui vivrait au Canada et aux États-Unis. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

en aluminium et les six canettes de Tab sur le siège passager avant de descendre.

Lark se laissa aller contre le dossier de sa chaise. “Déjà samedi ?

— Alors ? Ça rapporte toujours, la merde ?

— Comme d’hab.”

Lark détacha un copeau sur un morceau de bois flotté d’où surgissait la tête hirsute d’un Sasquatch, comme si le bois s’était échoué avec la créature à l’intérieur, de sorte qu’il n’avait plus qu’à le débarrasser d’une couche superficielle avec l’habileté de quelqu’un qui pèle une orange et obtient une unique épluchure en spirale.

“Y avait une nana ici hier... un cul tellement rond que j’aurais bien mordu dedans.” Lark pointa son menton vers les toilettes sèches – seul arrêt pipi sur des kilomètres le long de cette route bordée de séquoias –, à croire que la fille n’était pas ressortie.

Plusieurs tas de vingt feuilles de papier toilette étaient préparés sur la chaise à côté de lui, de quoi regarnir le panier sous la boîte en métal où les touristes déposaient leurs pièces de dix cents pour utiliser les latrines. Les rouleaux, les gens les lâchaient dans le trou ou les volaient.

L’écureuil volant de Lark était installé sur son épaule. Il l’avait trouvé alors que c’était encore un bébé tombé du nid. La hanche luxée de l’animal en faisait un partenaire bien assorti avec son maître. Lark poussa du bout des orteils le demi-cercle de copeaux à ses pieds, manipula la statuette et frotta son pouce le long du grain pour sentir le renflement des muscles. Remarquant ses joues creuses, Rich jeta un regard à la caisse renversée sur laquelle traînaient quantité d’outils et de canettes de Tab vides – mais pas de dentier –, et lui présenta la barquette tiède.

“C’est mon dernier repas ? demanda Lark.

— Encore chaud...”

— Mets ça dans le frigo.” D’un coup de tête, Lark désigna la porte calée comme toujours en position ouverte.

Rich se courba pour entrer dans la cabane. Lark l’avait construite de ses mains, à l’époque où les hommes étaient plus petits. La cuisine consistait en un évier, un réchaud de camping à deux feux, et un placard qu’il n’avait pas pris la peine de fermer avec une porte. *Pour quoi faire ? Faut ouvrir chaque fois qu’on veut quelque chose.*

“Quelle heure il est ? lança Lark, dehors.

— Je sais pas. Six heures ?” Rich regarda le ciel gris par la fenêtre. “Six heures et demie.”

Des boîtes de conserve ayant contenu du porc aux haricots jonchaient le plan de travail. Rich ouvrit le réfrigérateur : un reste desséché du ragoût au thon de Marsha, une bouteille de sauce barbecue.

Rich regagna la porte, les yeux à la hauteur du linteau. “Tu viens manger à l’intérieur ?

— Allons plutôt voir ce que Kel propose à becqueter.” Lark saisit ses cannes en bois, l’une en forme de scie – le cadeau de départ à la retraite de Sanderson –, l’autre, qu’il avait sculptée lui-même, en forme de fusil.

“Tu veux aller à l’Unique ?

— Y a un autre endroit où on te sert un plat chaud dans le coin ? répliqua Lark.

— Tu mets pas une chemise avant ?”

Lark entra en claudiquant. Il tira le premier tiroir du buffet, se pencha pour que l’écureuil tombe dedans, et referma aussitôt. Les chiens le coinceraient s’ils le trouvaient tout seul.

“Tiens. Ça, c’est pour toi.” Lark enfila une vieille chemise de travail et désigna du menton un tas de cure-dents sur la table, aussi fins et réguliers que ceux du commerce.

“Sympa, merci.” Rich fourra les cure-dents dans sa poche avant. Il avait arrêté de chiquer du tabac le jour où il avait rencontré Colleen. D’un coup. Terminé. Depuis neuf ans maintenant, il se promenait avec un cure-dents dans la bouche.

Lark descendit les marches de la galerie une par une.

“Qu’est-ce qui te prend de vouloir aller à l’Unique ?” demanda Rich lorsqu’ils furent assis dans le pick-up. Lark haletait après l’effort. Si l’on excluait ses allées et venues le long de la route côtière pour surveiller ses panneaux – PASSEZ EN VOITURE DANS UN VRAI SÉQUOIA VIVANT ! MAISON À L’INTÉRIEUR D’UN ARBRE ! –, embarquant les uns pour les réparer, déplaçant ou redressant les autres –, Rich ne se rappelait pas la dernière fois qu’il avait voulu sortir de chez lui.

“Qu’est-ce qui te prend de poser tant de questions ?” rétorqua Lark. Il plissa les yeux pour mieux voir la rivière. Deux Indiens Yurok passaient en bateau. “Ils cherchent du poisson.

— Encore trop tôt pour le saumon”, dit Rich en reculant suffisamment pour faire demi-tour.

Lark haussa les épaules. “Ces gars-là, ils ont le poisson dans le sang.”

Le pick-up tressautait et vibrait dans les virages d’Eel* Road, la route aussi sinueuse que l’animal dont elle portait le nom. La forêt secondaire dressait un mur d’obscurité contre le flanc escarpé du ravin, les aulnes et les érables enserraient de vieilles souches assez larges pour y garer un pick-up. Lorsqu’ils arrivèrent sur le parking en gravier, il n’y avait qu’un seul véhicule outre celui de Kel : un Chevy de couleur rouille foncé que Rich ne reconnut pas. La pluie gouttait du pare-chocs, entraînant avec elle la boue qui recouvrait des autocollants à demi détachés.

MIEUX VAUT DES EMBÛCHES QUE DES EMMERDES.

JE SUIS UN BÛCHERON ÉCOLO.

MON PATRON NE FAIT PAS LE TROTTOIR, IL FAIT DE L’ABATTAGE.

La pancarte devant l’établissement – LA SEULE ET UNIQUE TAVERNE – était délavée par la pluie, mais les vagues blanches du repère de crue au-dessus de la porte avaient été fraîchement repeintes, montrant à la rivière jusqu’où elle devrait monter pour impressionner quiconque.

Rich tint la porte ouverte et Lark entra en boitillant, balaya la salle du regard comme si elle était pleine de monde, puis se dirigea vers le bar. Il réussit à se hisser sur un tabouret près d’un homme âgé qui avait repoussé son assiette sale, captivé par le match de baseball.

“Corny**”, dit l’homme en guise de salut. Seuls les vieux croûtons, des types qui avaient travaillé avec Lark quand il était jeune, le surnommaient ainsi.

“Jim.” Lark connaissait tous les anciens bûcherons à cent kilomètres à la ronde, et savait comment broser chacun dans le sens du poil. Il fit les présentations. “Rich Gundersen, Jim Mueller.

— T’es le fils de Hank ?” demanda Jim Mueller. Ses cheveux blancs, coupés ras à la tondeuse, laissaient entrevoir une cicatrice sur son crâne.

* Anguille.

** Ringard.

Rich hoch la tête et s'installa sur le tabouret près de Lark. Jim Mueller plissa les yeux pour le dévisager, cherchant une ressemblance avec son père.

“Hank était un sacré élagueur. À moitié singe. Il méritait pas ce qui lui est arrivé.” Jim Mueller toussota et jeta un coup d'œil à Lark. Ce dernier avait été le meilleur ami de Hank ; quarante-cinq ans plus tard, il portait encore le poids de sa mort sur ses épaules.

“Rich habite sur Bald Hill, l'ancienne maison de Hank et de Gretchen, dit Lark.

— Au-dessus de Diving Board Rock, par là-bas ?”

Kel surgit par les portes battantes de la cuisine. “Qui t'a laissé sortir ? dit-il pour charrier Lark en s'essuyant les mains sur son tablier.

— J'aime bien me balader une fois tous les dix ans, répondit Lark. Qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ?”

Kel passa la paume de sa main sur son crâne luisant, comme s'il avait oublié qu'il était chauve.

“Saignante pour moi, la viande, dit Lark. Et cette fois, vas-y mollo avec les oignons.”

Kel interrogea Rich du regard. Celui-ci indiqua d'un haussement d'épaules qu'il ne voulait rien manger.

“Juste un hamburger, alors.” Kel leur servit du café avant de retourner à ses fourneaux.

“Il paraît que tu veux louer quelques hectares”, dit Lark à Jim Mueller.

Pour un homme qui mettait rarement le pied hors de chez lui, Lark était incroyablement bien informé. Il savait qui vendait de la terre, qui avait fait réparer son pick-up, qui tirait une peine de six mois plus une amende pour avoir chouré des loupes de séquoias dans le parc national.

“Possible.” Jim Mueller jeta un coup d'œil soupçonneux à Rich.

“T'inquiète pas, dit Lark. J'ai connu des pierres qui parlaient plus que lui.

— Mon ex me saigne à blanc, confia Jim Mueller en levant les yeux vers la télévision.

— C'est combien d'hectares, « quelques » hectares ? demanda Lark.

— Un peu moins de trois cents.

— Trois cents hectares ?” Lark s’étrangla et posa son café sur le comptoir.

“Deux cent quatre-vingt-onze, très exactement.” Jim Mueller se gratta la joue, suivant toujours le match à la télé. “La parcelle 24-7 – tout le versant derrière chez Hank.”

Le cœur de Rich fit un bond. Il avait arpenté la 24-7 chaque matin de sa vie d’adulte. Son arrière-grand-père rêvait de l’acheter, et ce rêve avait été transmis de génération en génération, jusqu’à lui, Rich, qui le portait comme un fardeau.

“C’est du bon bois d’œuvre là-dedans.” Lark but une autre gorgée de café. “À condition de pouvoir y accéder.

— Sanderson fait percer une route à côté, sur le flanc est, pour récolter Damnation Grove, dit Jim Mueller. Il déroule quasiment le tapis rouge pour la 24-7.”

Lark se tourna vers Rich. “L’autorisation a finalement été accordée, confirma celui-ci.

— Toutes ces nouvelles normes environnementales, c’est que de la foutaise et de la paperasse, dit Jim Mueller. On sait bien qu’ils devront ouvrir une route jusqu’au ruisseau pour transporter le bois. Les arbres de plus gros calibres sont tous regroupés vers le fond du ravin. De là au pied de la 24-7, y a qu’un pas.

— Ça fait beaucoup de pieds-planches*, la 24-7, dit Lark d’un air pénétré, et Rich sentit ses yeux posés sur lui.

— Y en a pour un million de dollars, au moins.” Une expression dégoûtée s’inscrivit sur le visage de Jim Mueller. “J’attends depuis cinquante ans que Sanderson récolte ses arbres à Damnation, pour que je puisse récolter les miens aussi. J’ai dit à mon ex : « Tu vas voir. Dans un ou deux mois, Sanderson taillera des routes. » Mais cette salope me répond qu’elle en a marre de mes conneries. Elle veut sa pension alimentaire, tout de suite.

— Ces gros calibres ne valent pas un clou si tu ne peux pas les enlever de la coupe, lui rappela Lark.

— C’est raide, admit Jim Mueller, et accidenté, mais dès que le bas de Damnation sera dégagé, quelqu’un va s’en mettre plein les fouilles.

* Unité de mesure du bois de sciage utilisée au Canada et aux États-Unis : 1 pied × 1 pied × 1 pouce.

— Merle ne veut pas l'acheter ? demanda Lark.

— Merle est un pantin.” Jim Mueller rota. “Les gros bonnets lui ont laissé la Cadillac pour qu’il puisse encore fricoter avec les copains qui lui restent à l’Office régional des forêts, mais toutes les vraies décisions sont prises plus haut. Tu crois que ces fils de putes à San Francisco en ont quelque chose à foutre ? Ils l’ont soudoyé pour qu’il siphonne le maximum de pognon ici. Ils vont récolter le plus gros bois, et puis vendre toutes les machines aux enchères, fermer la porte et jeter la clé. Regardez comment ils ont fourgué les camions. On se serait cru à un videgrenier.”

Rich buvait son café à petites gorgées en essayant de ralentir les battements de son cœur. Il se représenta l’arbre qu’on appelait “le 24-7” : un monstre, dépassant les vingt-quatre pieds sept pouces de diamètre qui lui avaient valu son nom et celui de la parcelle, trois cent soixante-dix pieds de haut*, le plus grand séquoia de la forêt ancienne qui subsistait près de la ligne de crête. Il allait le voir tous les matins depuis trente-cinq ans, imaginant la meilleure façon de l’abattre, mais c’était bien sûr une histoire qu’il se racontait, comme son père et son grand-père avant lui. *Un jour*, disait le père de Rich. Enfant, il croyait que c’était possible, bien que des générations de Gundersen aient rendu leur dernier souffle avec ces deux mots sur les lèvres.

“T’es certain que le parc national n’en veut pas ? dit Lark. Ils essayent pas de s’agrandir ?”

Jim Mueller expira par le nez. “Par chez nous ? Vous avez vu les coupes claires ?” Jim Mueller secoua la tête. “On dirait que la forêt a été bombardée. Les touristes n’ont pas envie de voir ça. S’ils s’agrandissent, ils iront du côté de Redwood Creek**. Ce sera la mort du comté de Humboldt. Ici au moins, à Del Nort, on a encore une chance de gagner.” Jim Mueller inspira. “J’en demande quatre cents.

— Quatre cent mille dollars ?” dit Lark.

* 7,50 mètres de diamètre, 112 mètres de haut.

** *Creek* : ruisseau. Comme les noms de routes, sauf exception nécessaire à la compréhension, les noms de ruisseaux n’ont pas été traduits et sont employés sans article afin de simplifier la lecture.

Le cœur de Rich se serra.

“Rich a trimé et économisé toute sa vie, continua Lark. À ce prix-là, faudrait qu’il se serre la ceinture pendant cinq ou six vies de plus.” Il décolla ses coudes du comptoir pour faire de la place à Kel qui apportait le hamburger.

“Le bois d’œuvre vaut dix fois ça”, bougonna Jim Mueller

Lark ouvrit son hamburger et enleva les oignons. “T’oublies de compter la location du matériel, plus la paye d’une équipe, plus un camionneur pour apporter la coupe au dépôt”, énumérait-il pendant qu’il tassait sur sa viande de la salade, des tomates, et quelques rondelles de pickles.

Jim Mueller haussa les épaules. “Faut avoir de l’argent pour gagner de l’argent.”

Rich buvait lentement son café en essayant de se concentrer sur le match, sans écouter la petite voix qui lui soufflait que c’était possible. Ce n’était *pas* possible. Il n’obtiendrait jamais un prêt aussi important. Le batteur envoya la balle vers le champ gauche. Lark finit de manger, saisit ses cannes et parut soudain pressé de descendre du tabouret.

“La salade veut déjà ressortir”, maugréa-t-il en partant vers les toilettes.

Une publicité remplaça le match à l’écran.

“Tu t’es battu ? demanda Jim Mueller, posant les yeux sur les phalanges écorchées de Rich.

— Nan...” Rich plia ses index qui n’avaient pas encore cicatrisé. “C’est le boulot...”

— T’es élagueur aussi ?”

Rich acquiesça.

“T’as la taille qu’il faut. Quel âge tu as ?

— Cinquante-trois.

— Mince alors. Les bûcherons ne sont pas censés mourir avant cinquante ans ?

— Il me reste encore quelques vies...”

Jim Mueller secoua la tête. Lui aussi avait travaillé dans la forêt, et son corps se rappelait les morsures de l’écorce, le sang qui coule avant l’arrivée de la douleur.

“Hank se bagarrait tout le temps quand il était gosse, mais lui, c’était un gringalet.” Jim Mueller pouffa de rire à l’évocation de

ce souvenir. “Je parie que les gars y réfléchissent à deux fois avant de te provoquer.”

Rich tournait son mug dans ses mains. Tant de soirs au Widow-maker*, avant Colleen, il avait serré les mâchoires quand un crétin l’interpellait. Le genre qui, après avoir éclusé plusieurs verres, cherchait l’homme le plus grand pour se battre : et dans tous les bars, dans toutes les pièces, cet homme, c’était Rich. Un mètre quatre-vingt-dix-neuf en chaussettes, deux mètres quatre en chaussures de sécurité. Les hommes de petite taille étaient les plus agressifs – avec ce goût pour le danger, justement, qui les avait conduits au métier de bûcheron. Comme si abattre le plus grand arbre de la Terre pouvait compenser la plus petite bite de la côte nord. Rich s’était défendu, mais il n’avait jamais frappé un homme avec colère. Et il ne se rappelait pas suffisamment son père pour l’imaginer en train de se battre.

“Hank jurait qu’il m’achèterait un jour la 24-7, dit Jim Mueller. Il est mort trop jeune.” Il se tut, un long moment, puis nota un numéro de téléphone au dos d’un sous-verre en carton et le poussa vers Rich sur le comptoir. “Je veux bien descendre jusqu’à deux cent cinquante. Seulement parce que c’est toi.

— Je vais réfléchir.” Rich avait prévu d’utiliser les vingt-cinq mille dollars qu’il avait épargnés pour construire une extension quand le bébé arriverait, mais il n’y aurait pas d’autre bébé, pas après l’effondrement de Colleen lorsqu’elle avait perdu le dernier.

“L’avocat de mon ex me tient par les couilles, expliqua Jim Mueller. J’ai besoin de cet argent très vite, sinon ce fils de pute demandera que la pension alimentaire soit prélevée directement par les services sociaux... Tu parles d’un putain de service !”

“Prêt ?” demanda Lark en revenant. Il s’appuya d’un coude sur le comptoir – hormis dans de pareilles situations, Rich oubliait combien il était petit – et sortit plusieurs billets de son portefeuille. “Ça suffira ?” demanda-t-il à Kel.

Kel hocha la tête. “On se revoit en 1987.

— Si tu vis jusque-là, crâne d’œuf. Lève le pied avec les oignons.” Lark s’adressa à Mueller. “Jim.” Ils échangèrent une poignée de mains. Jim salua Rich d’un geste du menton.

* Faiseur de veuves. Dans le jargon du bûcheronnage, tout danger mortel lié à l’abattage des arbres.

“Qu’est-ce que t’en penses ? demanda Lark dans le pick-up.

— De quoi ? fit Rich.

— Ce serait cool d’être ton propre patron pour une fois, non ?”

Rich haussa les épaules. Deux cent cinquante mille dollars. Un quart de million.

“Tu coupes, tu replantes, tu récoltes sur trente ans. Ça te rapporterait un paquet de thunes.

— Je serai mort dans trente ans, déclara Rich.

— Ouais, reconnut Lark, mais Colleen, non.”

Rich crispa les mains sur le volant. Lark avait le don de s’insinuer dans sa tête, comme une incarnation de sa conscience qui déambulait en claudiquant avec ses cannes, ses jurons et sa barbe de sauvage.

“Le vrai bon bois d’œuvre est parti, reprit Lark. Qu’est-ce qui reste ? Dix pour cent, le parc inclus ? Deux mille ans pour qu’une forêt pousse, cent ans pour l’abattre. Y a pas pire fléau que l’homme.”

Rich quitta le parking et s’engagea sur la route. Un crachin brouillait le pare-brise.

“Sanderson n’a presque plus de forêt ancienne à exploiter. Combien de temps tu crois que Merle te gardera ? insista Lark. Un an ? Deux ? Pas besoin d’un grimpeur pour récolter des troncs gros comme une bite. Si tu ne paries pas sur toi-même, personne ne le fera à ta place, Gundersen.” Lark abaissa sa vitre et sortit la main, paume tournée vers le ciel pour sentir la pluie. “Je vais te dire une chose, Fil-de-Fer. Ton père n’aurait pas laissé passer une occasion pareille, ça c’est sûr.

— Je sais pas...” Rich se trouva à court de mots. Il savait que Lark avait raison.

“Tu sais pas quoi ? Écoute-moi bien. Faut avoir deux poings, trois couilles et une veine de cocu juste pour subsister au pays du séquoia. Alors quand on a une opportunité pareille, on la rate pas. Ça n’arrive qu’une fois dans une vie.” Lark toussa et gratta le nodule qui était apparu sur son cou. “J’ai envie de fumer. T’as des clopes dans ton pick-up ?

— Marsha ne te tanne pas pour que tu arrêtes ? demanda Rich.

— Et alors ? T’as peur qu’elle t’engueule ?”

Rich se défendit. “Elle a déjà tué un homme.

— Moi, elle me fait pas peur.” La jambe de Lark s’agitait comme s’il était en retard pour un rendez-vous.

Ils roulèrent en silence sur la route côtière à l'asphalte défoncé par les camions transporteurs de bois et creusé de nids-de-poule, sinuant entre l'océan et l'étroite bande de forêt que le parc naturel avait annexée en 1968. De grands arbres bordaient la chaussée comme un col en vison cousu sur une veste en toile grossière, dissimulant à la vue les coupes à blanc pratiquées derrière eux.

“Je me rappelle la première fois que j'ai regardé ton père grimper, dit Lark lorsqu'ils atteignirent la ligne droite qui filait vers Crescent City au nord. J'ai jamais revu quelqu'un comme lui, avant toi. Tu sais qu'il montait toujours là-haut pour contempler le 24-7 ? On trimait comme des putains d'esclaves. Des journées de quatorze, seize heures, on dormait sur place. Et malgré ça, chaque dimanche, il venait à pied même si le site se trouvait à des kilomètres. Comme d'autres vont à la messe... Il t'a jamais emmené ?

— Une fois.

— Tu sais ce qu'il m'a dit, le jour de ta naissance ? Il a dit qu'un jour, toi et lui, vous alliez abattre cet arbre. T'étais qu'une espèce de larve rachitique... Moche, en plus.” Lark se fendit d'un grand sourire. L'affection qu'il avait éprouvée pour le père de Rich s'entendait dans sa voix. “Y a pas beaucoup de gars qui sont nés avec un destin.”

7 AOÛT

COLLEEN

Colleen tendit à Chub son nouveau ciré, jaune, avec les manches trop longues. Elle entendit Rich qui arpentait le jardin en marmonnant quelque chose à Scout. Rich n'était pas très bavard, mais il parlait au chien depuis le début du week-end.

“On va où ?” demanda Chub en se tenant à l'épaule de sa mère pour ne pas perdre l'équilibre.

Elle fourra les pieds de l'enfant dans des bottes en caoutchouc.

“Ton père veut te montrer quelque chose.” Elle appuya ses pouces sur les fossettes de Chub, dont les yeux conservaient encore la trace du sommeil. “Où as-tu trouvé ces fossettes ?

— Chez le marchand de fossettes.” Chub bâilla. “Attends ! Mes jumelles !” Il se précipita dans le couloir.

Dehors, Scout marchait derrière Rich, homme et chien paraissant réfléchir au même problème. Elle espérait que l'excursion ne serait pas trop longue. Melody Larson devait accoucher dans quelques semaines et le bébé se présentait toujours par le siège. Colleen avait promis de passer ; c'était la seule mère qui lui demandait de l'assister, depuis des mois.

La porte de la cuisine gonflée par l'humidité émit un chuintement lorsqu'elle l'ouvrit. Rich s'arrêta net. Il tritura l'herbe avec le bout du pied, semblant chercher une vis qu'il aurait fait tomber, ou un joint, un petit objet perdu qui pourrait conduire à une conversation. Ils s'étaient éloignés l'un de l'autre depuis l'hôpital à Pâques. *Fausse couche*. “Fausse”, comme si Colleen, à cinq mois de grossesse, avait mal agi, commis une erreur stupide, adopté une mauvaise position en portant ou en soulevant quelque chose de lourd. Et aujourd'hui on était le premier

dimanche d'août, Chub allait entrer à la maternelle, toujours enfant unique.

Le petit garçon revint en brandissant les jumelles.

“Prêts ?” demanda Rich. La lumière de l'aube jouait dans les fines rides au coin de ses yeux.

L'infirmière à l'hôpital avait mis leur minuscule fille dans les bras de Colleen, et Rich avait posé une main sur elle, comme pour lui transmettre sa propre force de vie. Il avait emmené Colleen plusieurs fois sur la tombe du bébé. *Tu n'y es pour rien. Lâche prise, Colleen. Le passé n'est pas un nœud que tu peux défaire.* Le chagrin, un sac que l'on portait pendant un mois et qu'on laissait ensuite sur le bord de la route. C'était derrière eux, pour lui, comme toutes les autres fausses couches. Rich en dénombrait cinq, plus trois qu'elle n'avait jamais mentionnées. Mais sa petite Esther n'avait pas été comme les autres bébés, perdus au cours des premières semaines, de la taille d'un pépin de pomme, d'une framboise. Elle avait dix doigts parfaits, dix orteils parfaits, mort-née à vingt-deux semaines, sa pauvre petite fille chérie. Et, à la différence des autres, les gens autour le savaient, elle ne pouvait pas le cacher – ils avaient vu son ventre s'arrondir et puis, au fil des jours, plus de ventre. Rich ne comprenait-il pas que ce n'était pas pareil ? Qui lui ferait confiance pour mettre un bébé au monde désormais, elle qui ne pouvait même pas mener sa propre grossesse à terme ?

“Prêts”, répondit-elle.

Scout fila sur le sentier entre les mûriers sauvages et s'élança dans la pente derrière la maison. Chub courut derrière lui. Colleen suivit Rich jusqu'à la vieille remise où l'eau du ruisseau, charriée sur huit cents mètres par une conduite rouillée, rejoignait la citerne qui alimentait la maison. Elle devait faire deux pas quand il n'en faisait qu'un. Chaque jour avant de partir travailler, Rich disparaissait pendant près d'une heure par ce sentier tandis qu'elle préparait du café, des œufs, et remplissait sa boîte repas. Il revenait essoufflé, apportant avec lui l'odeur des arbres, après avoir contrôlé la grille à l'embouchure de leur système d'adduction trois vallons plus loin.

Au sommet de la colline, où commençaient les arbres, Colleen se retourna pour regarder leur maison, avec le nouveau pick-up Chevy à double cabine garé sur l'allée, tel un jouet blanc brillant.

Elle le détestait toujours autant. La pluie du matin gouttait du saule pleureur qui marquait l'entrée de leur terrain en quittant la route, le brouillard noyait la route côtière et l'océan au fond, mais elle entendait la houle s'écraser contre le pied des falaises au-dessous de Diving Board Rock, l'éperon rocheux qui marquait un repère dans la région. Elle enleva ses lunettes et essuya les verres embués avec un pan de sa chemise. En les nettoyant suffisamment, peut-être pourrait-elle remonter le temps et voir le moment où Rich serait rentré à la maison, non pas en retard mais à six heures pile, quand les douleurs avaient commencé, et il l'aurait emmenée à l'hôpital alors que sa propre voiture ne démarrait pas.

“Tu veux voir ça d'en haut, *Grahamcracker** ?” demanda Rich.

Il prit Chub sur son dos et s'enfonça plus profondément entre les arbres enveloppés de mousse, drapés dans des lianes pareilles à des guirlandes de Noël, au cœur de broussailles si denses que Colleen devait parfois avancer de profil. De temps en temps apparaissaient, puis disparaissaient, le ciré jaune de Chub ou la veste à carreaux de Rich, et des ruisseaux murmuraient tout autour d'eux. Après avoir franchi à gué Little Lost Creek, ils grimpèrent au milieu des fougères jusqu'à la crête suivante et descendirent dans le vallon, cheminant le long des marécages de Garlic Creek où les lysichitons poussaient à hauteur de poitrine. Si elle bifurquait vers le nord et marchait deux kilomètres, Colleen parviendrait à Garlic Farm près de Deer Rib Road, la maison où elle avait grandi avec Enid. Au lieu de quoi, ils gravirent encore un versant, plongèrent de nouveau dans une combe jusqu'à enjamber l'étroit cours d'eau ensablé au fond, et remontèrent par l'arrière de la parcelle 24-7, où les séquoias se dressaient comme la crête d'un coq. Plus bas, la forêt avait été exploitée au siècle précédent, mais ici, la forte inclinaison rendait tout abattage impossible à l'époque où le bois était acheminé par rail. L'arbre dont la parcelle portait le nom était tellement énorme qu'il fallait une douzaine de personnes se tenant par la main pour en faire le tour. Les bûcherons du coin parlaient encore du 24-7 : le gros poisson qui s'était échappé.

Rich posa sa paume contre le tronc du vieux séquoia. Chub l'imita. Lorsque Colleen les eut rejoints, hors d'haleine, Rich

* Biscuit sucré au miel de forme rectangulaire.

recula et s'éclaircit la gorge, appuya le pouce sur sa lèvre supérieure comme s'il pouvait effacer l'ancienne cicatrice qui barrait aussi sa narine gauche. Quand Colleen l'avait rencontré, elle avait trouvé cette cicatrice intimidante. À présent, elle connaissait le geste et comprenait qu'il avait quelque chose à lui dire. Elle l'avait senti préoccupé toute la semaine, tournant et tournant son souci dans sa tête, pareil à un morceau de bois qu'il se demandait comment sculpter. Il lui prit la main, la serra deux fois. *Je t'aime*. Six mois plus tôt, elle aurait été follement heureuse, mais elle savait maintenant que la formule n'exprimait plus aucun désir. L'hôpital avait grillé un fusible en lui. Dès qu'elle avait été remise, elle avait voulu réessayer – le médecin lui avait dit : *Laissez passer quelques cycles, et n'abandonnez pas*. Elle souhaitait désespérément tenir dans ses bras un bébé tout chaud et bien vivant –, mais Rich refusait. Il n'avait plus envie d'elle. *Je suis mort de fatigue*, disait-il en la repoussant doucement, puis il roulait sur le côté et lui tournait le dos. C'était peut-être une question d'âge. Elle retira sa main qu'il enveloppait dans cette étreinte platonique et s'éloigna pour commencer à descendre.

“C'est toi le chat !” Chub toucha Scout et fila se cacher derrière un buisson.

“Où est Chub ? demanda Rich au chien. Tu as vu Chub ? Mais où est-il passé ?

— Bouh !” Chub sortit de sa cachette et arracha la jambe de son pantalon aux ronces qui la retenaient prisonnière.

Rich se plaqua une main sur la poitrine en feignant d'avoir peur. Chub rayonnait, pendant que Scout le poussait doucement de son museau. L'enfant n'ayant ni frère ni sœur, le chien était son camarade de jeu le plus loyal.

Rich traversa Damnation Creek en portant Chub : trois mètres de large, une eau limpide et profonde, d'un froid saisissant. L'un des derniers ruisseaux que les saumons remontaient encore. Colleen resta debout sur la rive, tandis que Rich patageait pour aller contrôler, un peu plus loin, la conduite par laquelle l'eau était acheminée jusqu'à leur citerne. Satisfait, il revint vers elle, visiblement amusé de la voir plus grande que lui sur la berge. Ses courts cheveux bruns qui frisaient sur les tempes étaient striés de fils d'argent. Il l'attrapa par la taille, et malgré elle, son cœur

fit un bond : les mains puissantes et chaudes de son homme qui la tenaient fermement, son odeur de savon et de propre. Brusquement, il la fit basculer sur son épaule.

“Rich !” cria-t-elle, avant d’éclater de rire.

Il la déposa, rose et tout ébouriffée, sur la rive opposée. Lui aussi avait rougi, la bouche tordue par son sourire de gamin espiègle. Elle éprouva un brusque sursaut d’espoir. *Essayons encore. Continuons à essayer.* Elle n’avait que trente-quatre ans, pourquoi n’aurait-elle pas un autre enfant ?

En franchissant le ruisseau, ils étaient entrés dans la partie inférieure de Damnation Grove, propriété privée de l’entreprise d’exploitation forestière. Des séquoias anciens aussi larges que des maisons se tendaient vers le ciel, leurs aiguilles filtrant la lumière matinale dont les rayons se teintaient de vert.

“Où on va ? demanda Chub.

— On y est presque”, répondit Rich.

Ils grimpèrent la pente raide en direction de la buse par laquelle l’eau de Damnation Creek passait sous la route de gravier qui séparait la partie basse et la partie haute de Damnation Grove.

“C’est quoi cette route ? demanda Chub.

— No Name Road*, répondit Colleen. C’est par là qu’on va chez tante Enid.”

La moitié de la chaussée, celle qui quittait la forêt, était trouée de nids-de-poule, bordée de buissons jaunis. Le camion herbicide avait dû passer, l’entreprise veillant à pulvériser régulièrement les bas-côtés. Une route était mieux gérée par une société privée que par le comté, mieux entretenue aussi qu’une route gérée par l’Office régional des forêts. Le gouvernement procédait à un épandage une fois par an, au printemps, mais le camion herbicide de Sanderson travaillait toute l’année. Dès le lendemain, les aulnes et les ronces, tout le sous-bois que le produit aurait touché qui n’était pas un arbre à aiguilles, un arbre monnayable – un séquoia ou un sapin –, se ratatinerait et mourrait, laissant la route suffisamment dégagée pour que deux grumiers puissent se croiser.

“C’est quoi ce ruisseau, voilà la vraie question”, dit Rich en désignant l’eau qui disparaissait sous la route.

* La Route sans nom.

Chub réfléchit.

“Tous les Gundersen naissent avec une carte du comté de Del Nort dans la paume de la main”, dit encore Rich.

Chub examina sa paume. La forêt était un labyrinthe. Entre le brouillard et le bruit des torrents, on perdait facilement tout sens de l’orientation, sans jamais parvenir à un endroit où la vue s’étendait plus loin que le vallon suivant. Les hommes qui avaient grandi dans les bois se perdaient parfois quand ils chassaient. Si l’on marchait tout droit pendant quelques minutes, la forêt semblait soudain animée d’un mouvement de rotation. Bientôt, on était saisi d’un vertige, comme un enfant que l’on fait tourner en jouant à colin-maillard et qui cligne des yeux une fois le bandeau retiré. Mais pas Rich. Déposé dans les bois en pleine nuit, Rich aurait retrouvé son chemin en une dizaine de secondes seulement. Il avait la ferme intention de transmettre tous ses repères à son fils, comme son père avec lui, même s’il n’était guère plus âgé que Chub quand son père avait été tué.

Il prit la main de l’enfant et passa le pouce sur sa ligne de vie pour l’aider à répondre.

“Damnation Creek ? lança Chub.

— Très bien. Si tu connais tes ruisseaux, tu réussiras toujours à rentrer chez toi.”

Sur un support rouillé, une pancarte annonçait :

PROPRIÉTÉ PRIVÉE
SANDERSON ET CIE, EXPLOITATION FORESTIÈRE
DÉFENSE D’ENTRER

Rich s’approcha de la pancarte, Chub le suivit. Colleen fermait la marche.

“On est où ? demanda le petit garçon.

— Devant le haut de Damnation Grove.” Rich se tordit le cou pour mieux scruter la forêt, comme un pénitent sur le seuil d’une église. “Il y a cent ans, toute la côte était plantée d’arbres comme ceux-ci. Des milliers et des milliers d’hectares.”

Les cimes des grands séquoias se fondaient dans le brouillard au-dessus de leurs têtes. Telle était donc la raison pour laquelle Rich les avait amenés ici, pensa Colleen. Il voulait que Chub voie

ces piliers géants, les fougères plus hautes que lui, les rhododendrons ciselés par la rosée et le sol tapissé d'oseille, qu'il respire cette odeur avant que tout ne disparaisse. Rich se gratta sous le menton, là où sa barbe rencontrait la peau tannée de son cou. Colleen se dit qu'elle serait en retard s'ils ne rebroussaient pas bientôt chemin.

“Venez...” Rich les emmena jusqu'à la source : Damnation Spring se déversait en cascade dans une vasque à la surface pétillante, comme des bulles d'Alka-Seltzer dans un verre d'eau. Il s'accroupit, s'aspergea le visage et but dans ses mains en coupe puis offrit de l'eau à Chub.

“C'est sucré”, dit Chub.

De la pluie à boire, ainsi le père de Colleen appelait-il l'eau d'une source claire.

“Quand tu tournes le robinet à la maison, l'eau vient d'ici, expliqua Rich. Cette source alimente Damnation Creek, notre conduite capte l'eau du ruisseau plus bas.

— Il y a une araignée sur ta main”, dit Chub.

Rich laissa le faucheur descendre sur ses doigts. Il était parfois têtue, mais il n'y avait pas une once de méchanceté chez lui.

Père et fils escaladèrent des rochers et contemplèrent le bassin de drainage d'Eel Creek au sud. Rich apprit à Chub une sorte de comptine en vers pour se rappeler le cours du ruisseau, lequel finissait par se perdre sur les terres de Lark. Chub regarda dans ses jumelles. En général, il jouait avec un nouveau jouet pendant une semaine ou deux, puis s'en désintéressait, mais il ne se lassait pas des jumelles – petites, équipées de verres très puissants, à l'usage des chasseurs – que Lark lui avait offertes pour son anniversaire en mai, cadeau trop onéreux pour un enfant, en réalité. Il aurait dormi avec elles autour du cou si sa mère l'avait permis.

Colleen croisa les bras et tambourina des doigts sur ses coudes. Melody Larson attendait. Pour calmer son impatience, elle s'élança vers la crête suivante, une centaine de mètres plus loin à l'est. Elle n'avait jamais dépassé la source dans cette direction. Essoufflée, le cœur emballé, elle atteignit le sommet et étouffa un cri : de la boue et des troncs en tous sens, des branchages et des buissons de feuillus disposés en forme de tipis pour être brûlés, une terre jonchée de débris aussi loin que portait le regard – un paysage

dévasté. Elle avait vu des coupes claires toute sa vie, mais jamais rien de pareil.

“Maman ?” appela Chub.

Elle se retourna. “J’arrive !”

Dans une clairière, Rich et Chub examinaient trois séquoias renversés, dont les racines en se soulevant avaient creusé des cratères de la taille d’une piscine dans la terre molle. Les mottes hautes de dix mètres enfermaient des pierres dans leurs tentacules.

“Qu’est-ce qu’il y a là-haut ? demanda Chub à sa mère lorsqu’elle les rejoignit.

— Rien, Grahamcracker. Encore des arbres.” Elle le prit par la main pour l’entraîner loin de la vision d’horreur qu’elle avait eue sous les yeux. “On mange quoi pour le petit-déjeuner ?

— Des pancakes”, dit Chub.

Ils retraversèrent la route. Rich les porta pour franchir Damnation Creek et ils dévalèrent un versant après l’autre, Chub courant devant, pourchassant Scout. Colleen marchait si vite que Rich, pour une fois, avait du mal à rester à sa hauteur malgré ses longues jambes.

8 AOÛT

RICH

Il resta allongé sans bouger, avec le bras de Colleen endormie qui pesait sur son torse. Trois heures du matin, pile. Son corps lui tenait lieu d'alarme. Retenant son souffle, il essaya de se dégager sans la réveiller, mais au moment où il posa les pieds sur la moquette, elle s'assit dans le lit. Il gémit en enfilant sa chemise, les lombaires raides d'avoir porté Chub jusqu'au 24-7 la veille.

“Tu veux que je marche sur ton dos pour te masser ? demanda Colleen.

— Ce soir, peut-être.”

Il se dérouilla les épaules, noua les lacets de ses chaussures. Sortant par la porte de service, il délivra Scout de sa chaîne et le suivit dans la pente tandis que l'obscurité se teintait de jaune : sa lampe frontale changeait le brouillard en or. Son cœur cognait dans sa poitrine. Comme un jeune mâle qui se rend en secret dans une maison de joie.

J'y réfléchirai, avait-il promis à Jim Mueller. Honorant sa parole, Rich n'avait pensé à rien d'autre. La lumière de la cuisine trouait le brouillard derrière lui ; Colleen lançait la cafetière, cassait des œufs, plaçait des tranches de pain dans le toaster. Elle désirait tellement un autre enfant que c'était douloureux de la regarder. Il mourait d'envie de lui raconter, d'exposer le plan qu'il avait concocté dans sa tête et de l'étaler sur la table comme une carte, mais elle ne voudrait pas renoncer à l'argent de l'extension.

Des ronces s'accrochaient à son jean. On avait beau leur infliger une taille sévère, arracher leurs racines, les brûler : les mûres sauvages survivraient même à l'apocalypse. Encore deux semaines, et elles seraient bonnes pour la cueillette : une variété dite “de

l'Himalaya", avec des baies aussi grosses et longues que la première phalange de son pouce. À partir du 1^{er} septembre, elles seraient si tendres qu'elles répandraient leur jus dans vos mains et attireraient les ours. Colleen ferait des tartes et des confitures.

Scout trottaït devant lui, ne quittant pas son maître, même sans laisse. Le chien était né avec un mètre mesureur dans la peau, comme Rich, qui ne s'était jamais éloigné de son foyer au-delà d'un rayon de cent cinquante kilomètres.

Autrefois, dans les années 1950, quand Virgil Sanderson avait loué son premier avion pulvérisateur – le nouveau produit empêchait la croissance des broussailles, permettant une coupe plus rapide et moins coûteuse –, le pilote avait emmené Rich avec lui. Celui-ci tenait à peine dans la cabine, pareille à une boîte de conserve dont le métal vibrait contre ses genoux, l'estomac soulevé lorsqu'ils avaient décollé sur la route de la scierie. Le pilote avait longé la côte, puis viré vers l'intérieur des terres. C'était la première fois, et la dernière, que Rich voyait le paysage depuis le ciel : leur petite maison verte avec ses volets blancs, en retrait sur la falaise que dominait Bald Hill, la remise au bardage en cèdre qui abritait la citerne. Le bruit du moteur de l'avion résonnait dans sa poitrine, une centaine de tronçonneuses McCulloch tournant ensemble. Ils avaient survolé la 24-7, avec son arbre géant illuminé par un unique rai de soleil orangé, flamboyant comme une torche, et pendant un instant, Rich avait perçu tout le potentiel de cette parcelle – un îlot de terrain privé dans un océan de forêts exploitées par Sanderson. Ils avaient vu défiler sous leurs yeux, vague après vague, les séquoias de Damnation Grove – plus vieux que les États-Unis d'Amérique, adolescents au moment de la naissance du Christ. Puis étaient apparues les coupes claires, semblables au pelage d'un chien galeux, le bois abattu, débité, dépouillé de son écorce, emporté à la scierie par camions, transformé en planches, mis à sécher dans des fours. Le pilote avait basculé une manette et l'herbicide s'était répandu en longs rubans derrière l'avion – une odeur de chlore, une bouffée de gasoil –, tandis que le cœur de Rich vibrait dans sa poitrine.

Habité par ce souvenir, il marcha vers l'est et descendit l'autre versant de la colline, plus abrupt, jusqu'à Little Lost Creek dont l'eau vive courait au fond de la combe. Si Eugene ou Enid jetaient

une brindille en amont, Rich la repêcherait une heure plus tard. Ces quelques boucles de ruisseau se transformaient, par la route, en une vingtaine de kilomètres. Scout plongea sa truffe dans l'eau et but. Rich franchit le ruisseau d'un grand saut, crut sentir un tiraillement dans son genou droit, mais abandonna son doute sur la rive derrière lui.

Il passa la première colline sans nom, où se pressaient pêle-mêle des aulnes, des pins de Douglas d'un jaune pissieux – ils dégageaient même une odeur de pisse quand on les coupait –, et des séquoias de seconde et troisième venue. Même les arbres plantés pour reboiser après les coupes – il en faisait le tour avec ses bras lorsqu'il était enfant – se monnaient de nos jours. Son père aurait pu acheter cet endroit pour une poignée de dollars.

Quel abruti pouvait bien penser qu'un pissieux valait quelque chose ?

Scout inclina la tête en écoutant la question.

La pluie glissait sur le ciré de Rich, les torrents se précipitaient vers l'aval dans l'obscurité du matin. L'eau, qui cherchait toujours à rejoindre l'océan. Encore une heure avant l'aube. Quand le jour se lèverait, il serait assis dans le vieux bus scolaire qui transportait les équipes jusqu'au site en brinquebalant sur les routes forestières – un lundi matin comme les autres –, mais pour l'instant, les bois lui appartenaient : le sentier, un tunnel où les chevreuils ne venaient plus paître. Ses chaussures étaient humides et souples comme il fallait. Il les avait posées devant le poêle pour les réchauffer la veille au soir ; le secret, c'était de ne jamais les sécher complètement, sinon elles devenaient aussi raides qu'une peau de cuir brut. Il aurait bien besoin d'une paire neuve, mais ce serait moins cher de changer seulement les crampons.

Il tournait dans sa tête le prix donné par Jim Mueller en le rognant sans cesse. Un petit jeu stupide, mais il ne pouvait s'en empêcher. Le bois d'œuvre était un domaine réservé aux hommes jeunes. À cinquante-trois ans, Rich avait déjà vécu plus longtemps que tous les Gundersen répertoriés. Hier, pendant que Chub somnolait, lourd et chaud sur son dos, il avait éprouvé une bouffée d'espoir si intense qu'il s'en était alarmé, avant de reconnaître un instant plus tard que tout allait bien dans son

corps. La mère de Rich était morte dans son sommeil à trente-six ans. Une valve cardiaque qui avait lâché.

Après le deuxième versant, ce n'était plus qu'une montée, abrupte, ininterrompue, jusqu'au sommet de la 24-7. Il devrait engager jusqu'à son dernier sou... Un sacré risque à signer sur papier. Mais lorsqu'il s'arrêta pour reprendre son souffle en regardant la forêt ancienne de séquoias près de la ligne de crête, et, plus haut que tous les autres, le 24-7, cent douze mètres – si ce n'est plus –, son inquiétude s'évanouit. Un monstre, le plus grand arbre des lieux à la ronde, à côté duquel même les géants de Damnation Grove paraissaient des nains. Bon sang, il avait envie de chanter. Scout poussa son genou du museau. Rich huma les odeurs autour de lui : bois mouillé, aiguilles en voie de décomposition.

Tu sens ça, mon vieux ? C'est l'odeur de l'argent.

Rich prit une grande inspiration. Il n'aurait pas à travailler un seul jour de plus pour Merle Sanderson, comme pour Virgil Sanderson avant lui, comme le père de Rich pour George et son grand-père pour Victor, aussi loin que les hommes avaient abattu des séquoias.

L'unique fois qu'il se rappelait être venu ici avec son père, celui-ci s'était arrêté à peu près où il se trouvait aujourd'hui et avait posé un pied sur une branche tombée. *Le voilà. Vingt-quatre pieds sept pouces de large. Un jour, toi et moi, on abattra cet arbre.* Son père avait tout juste trente ans, mais les bûcherons menaient une vie encore plus dure et plus brève à l'époque, ils fumaient, chiquaient, buvaient comme des trous. Quand il s'était approché du 24-7, son père avait appuyé sa paume contre l'écorce : incombustible, épaisse de trente centimètres. Il était mort une semaine plus tard, mais ce jour-là il avait contemplé la forêt sombre et dense, les crêtes qui déferlaient les unes après les autres telles des vagues dans l'océan, et lui aussi avait inspiré profondément. *Un jour.* Ce même souffle qui gonflait à présent la poitrine de Rich. Il l'avait attendu toute sa vie, et maintenant le moment lui était donné.

Jim Mueller avait raison. Sanderson serait obligé d'ouvrir des routes jusqu'au bas de Damnation Grove, voire jusqu'au ruisseau, en passant à un jet de pierre de la parcelle 24-7. Rich n'aurait alors qu'à terrasser le monstre et à l'embarquer par camion. Lui

et les deux cents autres séquoias – près d’un million de pieds-planches au total. Même après le coût du matériel, la paye de l’équipe et la marge que prenait la scierie, cela représenterait vingt ans de salaire pour quelques mois de travail. Une fois l’argent sorti pour acquérir la terre, le reste se ferait les doigts dans le nez.

Ce ne serait plus les ongles, mais la phalange entière que Colleen se rongerait si elle apprenait qu’il osait même *envisager* un tel achat. Deux cent quatre-vingt-onze hectares. Son père avait travaillé six jours par semaine depuis l’âge de treize ans jusqu’à sa mort et n’avait jamais rien possédé à part un pick-up merdique.

Rich descendit en escalier la forte pente menant à Damnation Creek, dont le niveau était bas à cette saison. Il ôta quelques feuilles mortes de la grille au départ de leur conduite d’eau et s’essuya le nez sur son bras ; le ciré était mouillé de toute façon. Avec Scout trottant devant lui, il était en sueur lorsque réapparut le carré de lumière jaune à la fenêtre de la cuisine. Il s’arrêta pour reprendre son souffle. Un objet brillait à ses pieds, éclairé par le faisceau de sa lampe torche. Il se pencha, le ramassa : un bonbon à la menthe vert et blanc dans un film plastique transparent. Scout bouscula sa jambe du museau, réclamant une caresse derrière les oreilles.

Là, là... tu es un bon chien.

Derrière la maison, il remit sa chaîne à Scout, puis enleva ses chaussures sur le seuil de la cuisine pour ne pas transpercer le linoléum avec ses crampons. Colleen piquait une fourchette dans les tranches de bacon pour les retourner.

“Ça sent bon.” Il posa ses chaussettes sur la poignée du poêle et, pieds nus, alla chercher une paire sèche. La veilleuse rouge de Chub en forme de fusée luisait dans l’obscurité qui précède l’aube.

Colleen plaça une assiette fumante sur la table, bacon et œufs au plat.

“Je m’arrêterai peut-être chez Lark après le boulot”, dit-il pour tâter le terrain. Sa voix ne le trahissait pas. Il se concentra sur ses œufs pour ne pas avoir à la regarder dans les yeux. Il ne lui mentait jamais, sauf pour minimiser une blessure.

“Tu veux que je lui emballe quelque chose à manger ? demanda-t-elle.

— Non... je passerai à l'Unique." La chaleur du café réveillait sa douleur à une molaire. Il appliqua le bout de sa langue sur la dent, essuya le reste du jaune d'œuf, apporta son assiette à l'évier, prit son ciré sur la patère – le lino était mouillé au-dessous –, et attrapa sa thermos et sa boîte repas. Colleen alluma la lampe pour éclairer le bol où il déposait ses clés, taillé dans un broussin de séquoia, à moitié rempli d'agates qu'elle ramassait sur la plage, de la taille d'un petit pois et brillantes comme des bonbons.

"Tes gants ? demanda-t-elle.

— Dans le pick-up."

Au début de leur vie conjugale, elle inspectait le corps de son mari le soir, palpant son cou, ses côtes, son ventre, jusqu'à ce que Rich entende le battement accéléré de son propre cœur dans ses oreilles. Lorsqu'elle trouvait une nouvelle écorchure, une bosse ou une croûte de sang séché, elle l'emprisonnait sous sa main à la manière d'un insecte.

Ce matin, elle l'embrassa sur la joue – *Je te choisis*. Son moral était remonté depuis qu'elle suivait la petite Larson, à nouveau enceinte, et toujours trop pauvre pour accoucher à l'hôpital. Elle pensait à autre chose, enfin.

"Je ferai un saut au supermarché, dit-elle. Tu veux quelque chose ? Ensuite, j'emmène Enid au dispensaire. Les enfants ont besoin d'avoir leurs fiches de vaccination à jour avant la rentrée scolaire.

— Elle ne peut pas y aller toute seule ?" demanda-t-il en sortant un cure-dents de sa poche de poitrine.

Colleen haussa les épaules ; bien que parfaitement capable de conduire, sa sœur Enid se comportait encore comme une enfant que l'on devait prendre en charge. Elle sortit avec Rich et, debout sur le seuil, les bras plaqués contre sa poitrine parce qu'elle avait froid, le regarda monter dans le pick-up. Au-dessus de la porte, lustrée par les fines gouttelettes de brouillard, était accrochée la plaque en bois dans laquelle il avait sculpté :
VOTRE FOYER, C'EST L'ENDROIT QUI ABRITE VOTRE ♥.

"Sois prudent", lança-t-elle.

Les jambes de son jean étaient raccourcies de vingt centimètres pour éviter qu'il soit happé par le pneu d'un engin Caterpillar,

écrasé et réduit en bouillie. Mais il y avait des centaines d'autres façons de mourir dans la forêt. Il avait vu une poulie fixe d'une tonne cinq atterrir sur la poitrine d'un homme, des chaînes de traction se briser net, lâchant dans la pente des troncs aussi gros que des autobus ; il avait senti leurs ombres passer au-dessus de lui quand il s'était mis à couvert derrière une vieille souche.

Ne pars jamais le matin sans embrasser ta femme, avait dit Lark en nouant la cravate de Rich suffisamment serré pour l'envoyer à la potence, le jour de son mariage. Un conseil dans lequel on entendait vibrer ses propres regrets.

Rich mit le désembuage à fond et entrouvrit sa vitre. La pluie tambourinait sur le capot. Partout sur les collines, le long des ruisseaux, dans les bourgs et au fond des vallées, les hommes sortaient de chez eux sous la pluie et montaient dans leurs pick-up, les femmes levaient les yeux de la vaisselle, s'immobilisaient le temps d'une prière. *Sois prudent*. À part les prières, qu'est-ce qui les maintenait en vie ? La chance, les mains solides et le discernement de bûcherons qu'il avait connus toute sa vie, des hommes qui posaient le bras sur le siège passager et tournaient le haut du corps pour faire marche arrière comme lui aujourd'hui, le rideau de brume se refermant après son passage, jusqu'à la route et le panneau battu par les éléments sous le saule pleureur :

CETTE FAMILLE VIT GRÂCE À L'ARGENT
DE L'EXPLOITATION FORESTIÈRE

COLLEEN

Ce n'est pas le fusil qu'elle remarqua en premier lorsqu'elle arriva à Fort Eugene et descendit l'allée détrempée d'Enid. Elle vit d'abord la dépanneuse de Tice Whelan, d'un noir brillant, avec son crochet bleu vif. Elle serra le frein à main, ce qui donnait le feu vert à Chub pour détacher sa ceinture, et le temps qu'elle distingue l'arme tenue par Enid telle une béquille trop courte pour s'y appuyer, le garçonnet détalait déjà dans l'herbe. Il sauta par-dessus le petit ruisseau, grimpa les marches du mobile home et disparut à l'intérieur.

Ayant grandi dans un trou perdu qui n'était pas raccordé au réseau téléphonique, Enid avait toujours juré qu'elle s'installerait un jour dans le Sud, quelque part où l'on pouvait acheter un hot-dog à minuit ou un de ces gros bretzels pâteux semblables aux couronnes de Noël qu'on suspend à la porte. Résultat : elle avait un téléphone qui marchait la moitié du temps, lorsqu'elle payait la facture et qu'un arbre n'était pas tombé sur la ligne, mais vivait sur un lopin de terre à mille lieues de San Francisco.

Apparemment, Tice Whelan non plus n'avait pas remarqué le fusil. Il était penché pour accrocher un câble de remorquage derrière la roue avant de la nouvelle Jeep Wagoneer d'Enid, rouge vif avec un plaquage bois sur les côtés.

“Tu vas nous mettre en retard”, dit Colleen, comme si Enid pouvait l'entendre à travers le pare-brise. Les rosiers en fleurs pesaient sur la clôture enfermant les chèvres des montagnes qui, du haut de l'arbre dans lequel elles avaient grimpé, regardaient Tice Whelan travailler. La vieille Mercury de la mère de Colleen était engloutie sous un énorme buisson de mûres, d'où dépassait

un rétroviseur latéral retombant mollement comme la nageoire d'un poisson léthargique. Colleen savait qu'elle devrait descendre du pick-up avant qu'Enid ne fasse une bêtise, mais d'abord, elle voulait des excuses.

Elles s'étaient donné rendez-vous à la Beehive*, mais ce matin Colleen avait trouvé le parking de la boulangerie désert, empli seulement de l'odeur sucrée des feuilletés aux mûres que Dot sortait du four. Colleen était même entrée pour vérifier.

“Désolée, je l'ai pas vue. Tu veux un café en l'attendant ?” avait demandé Dot. Avec les deux cercles de fard à joues appliqués sur ses pommettes, son pull à paillettes, ses cheveux blond platine empilés en ruche sur le haut de la tête, elle avait l'air d'une poupée de porcelaine. Plus jeune, elle avait remporté divers concours de beauté. Ms Sanderson Timber. Ms Del Nort County. Ms Redwood** Country. *Elle a une voix sucrée, mais l'esprit plus épais que de la mélasse*, avait coutume de dire la mère de Colleen.

Colleen était ensuite montée jusqu'au croisement avec Mill Road – par où Enid devait nécessairement passer. Elle n'avait pas réussi à terminer ses mots croisés et l'énigme obsédante lui tournait dans la tête. *Désirer*. Sept lettres. Aimer, convoiter, jalouser... Rien ne marchait. Elle avait continué à chercher pendant tout le trajet, après avoir dépassé le pick-up de Rich stationné avec les autres sur le parking de la scierie ; jusqu'à No Name Road, dont le gravier crépitait sous la carrosserie ; au-delà de Damnation Grove ; en descendant la pente raide qui conduisait à Lost Road***. Et voilà que sa sœur s'apprêtait à menacer l'agent de recouvrement avec un fusil.

Colleen soupira. S'énervier contre Enid ne la changerait pas. Elle ferma les yeux. Si seulement tout pouvait s'être volatilisé lorsqu'elle les ouvrirait à nouveau. Tice. La dépanneuse.

Enid leva le canon du fusil. Trente et un ans, mais toujours la petite sœur que Colleen devait protéger dans les embrouilles qu'elle ne cessait de provoquer.

“Salut, Tice, dit-elle en descendant de voiture.

* Ruche.

** Séquoia.

*** La Route perdue.

— Ne lui parle pas”, ordonna sèchement Enid.

Les jumeaux Whelan étaient identiques, jusqu’à leurs cheveux mal peignés et rassemblés en queue de rat derrière la tête, mais on pouvait différencier Tice de son frère Lyle – qui travaillait comme tronçonneur dans l’équipe de Rich – grâce à la sirène aux seins nus qu’il avait fait tatouer sur son cou. Les marques que Rich portait sur son corps étaient des cicatrices, des écorchures et des entailles accumulées depuis des dizaines d’années, dures lignes blanches de peau reconstituée ; une arête de poisson était dessinée sur la face interne de son avant-bras, fendu jusqu’à l’os quand il était adolescent. On l’avait recousu et renvoyé directement au travail.

“Enlève-moi ça”, dit Enid à Tice, qui fixait déjà le deuxième câble. Ses yeux bleus lançaient des éclairs, son trait d’eye-liner noir faisait ressortir la pâleur de ses courts cheveux blonds, plus longs derrière les oreilles. Jolie, même vêtue d’une vieille chemise appartenant à Eugene, avec encore un peu de ventre après avoir donné naissance à Alsea.

“Enid...

— Ne t’en mêle pas, Colleen. J’ai posté le chèque.”

Tice Whelan passa de l’autre côté de la Wagoneer.

“Tice, bon sang !”

Colleen sentit vibrer dans sa poitrine le bruit du fusil que sa sœur armait.

“Ne m’oblige pas à te tirer une balle entre les deux yeux, dit Enid.

— Tu vas le charger, avant ?” demanda Tice.

Ayant constaté que le magasin était vide, Enid saisit à deux mains le canon du fusil et s’avança vers lui.

“Je vais t’éclater le crâne et bouffer ta cervelle à la petite cuillère.”

Tice recula. La gueule d’un fusil pointé sur lui ne l’impressionnait plus guère mais la crosse était en chêne, et même s’il lui manquait une canine, il avait toujours un nez bien droit.

“Enid, dit Colleen.

— Tu devras me passer sur le corps pour embarquer cette Jeep. Tu as une idée de la vie qu’on mène ici avec six gosses ? Ça ne s’appelle pas la Route perdue pour rien. La Route-de-je-deviens-dingue, plutôt, oui !”

Trois des chèvres laitières d'Enid descendirent de l'arbre et s'approchèrent en mâchonnant de l'air, attendant la réponse de Tice Whelan. L'une bêla. Une autre bouscula du museau ses gros souliers à lacets. Colleen crut qu'il allait terminer sa mission, mais il repoussa la chèvre du pied, s'accroupit et détacha le câble qu'il venait de fixer en ouvrant un mousqueton.

“C'est bon”, dit Enid, ce qui signifiait merci. Une habitude qu'elle avait héritée de leur père, bien que seule Colleen fût assez grande alors pour s'en souvenir.

Remonté dans sa dépanneuse, Tice Whelan leva deux doigts sur le volant. *À la prochaine.*

“Va te faire foutre, Tice, cria Enid tandis qu'il repartait en marche arrière.

— Je boufferai ta cervelle à la petite cuillère ? dit Colleen, perplexe, en répétant la formule de sa sœur.

— Il n'a même pas assez de cervelle pour remplir une cuillère ! Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Les fiches de vaccination des enfants, tu te rappelles ?

— Oh merde. C'est aujourd'hui ?”

Enid rentra précipitamment dans la maison pour se préparer. Colleen jeta un coup d'œil à l'intérieur de la Jeep Wagoneer ; sièges déjà tachés, au bout de quatre mois à peine. Eugene l'avait achetée après que Rich eut offert le luxueux pick-up double cabine blanc à Colleen – comme si un véhicule utilitaire pouvait la consoler –, et il attendait devant la maternité, au volant de sa nouvelle acquisition d'un rouge tapageur, quand Enid était sortie avec le bébé dans les bras. Pas question pour lui de se faire coiffer au poteau par le beau-frère de sa femme.

“J'ai plus d'essence”, lança Enid en s'approchant du pick-up de Colleen, sans se presser, portant Alsea emmaillottée.

Wyatt sortit comme une flèche du mobile home, Chub sur ses talons.

“Chub ! On y va ! cria Colleen.

— Laisse-le... Marla les surveillera”, dit Enid.

Colleen compta à voix haute. À quatre, Chub apparut, transpirant et essoufflé, une boucle de sa salopette détachée. Elle se pencha pour la remettre en place mais il se déroba, et, tournant sur lui-même comme un jeune chiot qui poursuit sa queue, attrapa

la bretelle, la passa sur son épaule et inséra la boucle dans le fermoir qui produisit un clic victorieux. Ses cheveux rebelles lui tombaient devant les yeux, repoussant plus vite que Colleen ne pouvait les couper. Il sourit de toutes ses dents, très fier de lui, avec ses yeux virant du vert au bleu, les yeux de Rich transplantés dans une petite frimousse. De ses rondeurs de bébé ne restaient que les joues, avec les fossettes. Tous les soirs, après avoir allumé la veilleuse-fusée, elle enfonçait les pouces dans ces fossettes. *Mon doughnut au sucre glace. Mon Grahamcracker chéri.* Elle essayait de l'habituer à son vrai prénom avant qu'il n'entre à l'école. Graham Gundersen, avait-elle noté sur le formulaire d'inscription.

“C'est bon ?” avait demandé Gail Porter sans lever les yeux.

Elle était déjà surveillante quand Colleen fréquentait l'école, et cette dernière, bien qu'agée de trente-quatre ans à présent, mère d'un petit garçon, craignait toujours autant “Mrs. Porter”, une femme à l'air dur et austère dont les sourcils froncés pouvaient abaisser la température d'une pièce.

Colleen avait hésité, puis ajouté “Chub” au-dessus de la ligne. Gail Porter avait repris le formulaire sans une once de chaleur, même si Don Porter était l'ami de Rich et pas seulement son chef d'équipe – obligeant Colleen, à présent adulte, à se faire violence pour tutoyer aussi sa femme. Ils avaient partagé une table au pique-nique de la société le 4 Juillet, jour de la fête nationale, et Colleen s'était demandé si Gail Porter désapprouvait elle aussi la différence d'âge, comme quelques autres femmes, surtout celles qui avaient l'âge de Rich.

Préviens Enid que je n'accepterai pas ses enfants sans attestation médicale, avait-elle dit en rendant à Colleen la fiche de vaccination de Chub.

Je n'y manquerai pas. Colleen avait tenté un sourire, que Gail Porter enregistra mais ne retourna pas. À l'école, Colleen avait toujours été “la sœur d'Enid”. Comme si elle-même n'avait pas de prénom.

Il y avait sûrement eu un moment, quand Enid était entrée à la maternelle et que Colleen était déjà en cours élémentaire, où l'on avait mentionné “la petite sœur de Colleen”. Mais peu de temps après, Enid avait envoyé un coup de poing dans le ventre

d'un garçon, si fort qu'il avait vomi ; jeté des monceaux de papier toilette mouillé au plafond dans les WC des filles, où ils étaient restés collés puis s'étaient desséchés comme des nids d'oiseaux ; mangé un criquet pour relever un défi. Pendant des années, au collège, Colleen avait attendu sur une chaise baquet en plastique jaune près de la porte en verre fumé du directeur, le genre de siège où il était impossible de se tenir droite, le temps que le directeur – et ses divers successeurs – administre un châtiment corporel à Enid. Comme si son insolence pouvait ainsi être chassée. Colleen tressaillait en entendant les coups étouffés derrière la porte, mais Enid n'émettait pas la moindre plainte tandis que le directeur haletait. Mrs. Porter lui jetait un regard courroucé et Colleen se redressait tant bien que mal sur sa chaise, tirant sa jupe sur ses genoux, convaincue d'avoir provoqué l'exaspération de la surveillante par sa mauvaise position.

Chub attachait sa ceinture de sécurité.

“Démarré ! dit Enid en fourrant son téton dans la bouche d'Alsea. Tu nous mets en retard.”

Colleen serra le frein à main devant le bâtiment de pierre grise étiré sur un seul niveau. Elle n'était pas retournée au dispensaire de Mad River depuis l'examen du cinquième mois de grossesse, avant Pâques.

“Allez, on y va”, dit Enid.

Le lino à l'intérieur était criblé de petits trous causés par les crampons des chaussures de sécurité portées par les hommes. À l'accueil, Enid refusa d'admettre qu'elle avait manqué un rendez-vous, accusant implicitement la réceptionniste de cette erreur, puis rejoignit Colleen et Chub qui attendaient sur les sièges alignés contre le mur. Sanderson n'offrait aucune assurance maladie, mais du moment que quelqu'un de votre famille avait travaillé pour la société d'exploitation forestière, le dispensaire vous procurait des soins toute votre vie, quelle qu'en soit la durée.

“Gail nous la joue encore façon « j'ai un balai dans le cul », maugréa Enid, oubliant qu'elle avait elle-même perdu les fiches de vaccination. Ils ont quand même pas la rage, mes mômes !”

Une infirmière apparut, tenant un dossier médical dans les mains. Colleen la reconnut, pour l'avoir vue lors de son dernier passage.

“Cette petite ne pleure toujours pas ? demanda-t-elle à Enid.

— Si seulement j'en avais eu six comme elle, répondit Enid.

— Chaque enfant est un miracle”, dit l’infirmière – une phrase qu’elles avaient souvent entendue dans la bouche de leur mère.

Leur mère ne les avait pas désirées. Elle l’avait raconté à Colleen sans prendre de gants, peu avant sa mort.

La phrase légendaire, brodée au point de croix, était accrochée au mur dans la petite pièce au fond du couloir. Combien de fois Colleen l’avait-elle contemplée, allongée sur le mince papier de la table d’examen qui lui collait aux fesses à l’endroit où la tunique était ouverte dans le dos ? CHAQUE ENFANT EST UN MIRACLE. Quand la porte s’ouvrait, elle s’attendait presque à voir sa mère.

Si la grossesse de Colleen ne s’était pas interrompue au printemps, elle serait assise là-bas sur la table, avec son gros ventre et les jambes pendantes, comptant les jours jusqu’à la date prévue de l’accouchement – le 14 août. Ce souvenir ne cessait de clignoter comme une lampe dans son esprit. Même les infirmières, bien qu’entraînées à ne rien ressentir, avaient éprouvé de la compassion pour elle. Colleen l’avait vu à leur fausse jovialité, à leur façon d’éviter son regard. Et pourtant, après les saignements, après un accouchement pour mettre au monde un bébé qui ne respirerait jamais, après le défilé des factures et le goût amer de la colle sur le rabat des enveloppes dans lesquelles elle glissait un chèque tous les mois – un goût qu’elle associait depuis à l’hôpital –, après tout cela, Colleen souhaitait désespérément avoir un autre enfant et vivait avec cette douleur constante logée au fond de sa poitrine.

Désirer. Souhaiter ? Non, trop long.

L’infirmière soupira. “Amenez-la par ici un instant.”

Enid disparut avec Alsea.

“Est-ce que tante Enid allait vraiment lui tirer dessus ? demanda Chub en balançant ses jambes trop petites pour toucher terre.

— Tirer sur qui ?

— Le monsieur avec la dépanneuse.”

Bonne question.

“Non.” Colleen se lécha le pouce et essuya une trace noire sur la joue de l’enfant.

Chub tourna la tête pour se dérober. Son regard s’arrêta, longuement, sur le distributeur de chewing-gums, mais il savait qu’il était inutile de réclamer. Tandis que Colleen observait son fils, l’image de Rich au même âge lui apparut, sous les couches successives des années et des décennies : gentil lui aussi, calme, raffolant des sucreries.

La porte conduisant aux salles d’examen s’ouvrit et Helen Yancy sortit d’un pas lourd. Colleen ne l’avait pas croisée depuis des mois, ignorait même qu’elle était enceinte. Son gros ventre pointait entre les pans de son manteau, elle avait de grandes mains rougies par son travail à la conserverie, ses cheveux épais et noirs étaient tirés en arrière et tressés dans son dos. Luke la suivait en traînant les pieds, encore petit pour son âge. Il était né chétif, pesant à peine plus de deux kilos. L’arrière-grand-mère d’Helen avait glissé une pâte sombre entre la joue et la gencive de celle-ci, étalé un baume sur son ventre. Cette arrière-grand-mère, qui l’avait élevée, refusait de mettre le pied dans un hôpital pour les Blancs – affirmant que les docteurs là-bas cousaient les femmes yurok à l’intérieur de leurs corps pour qu’elles ne puissent plus avoir d’enfants –, et Helen n’avait pas voulu accoucher sans elle. L’arrière-grand-mère avait psalmodié des prières pendant des heures sans qu’on la voie reprendre son souffle, le tatouage sur son menton tout plissé tellement elle se concentrait. Plus tard, Helen avait corrigé Colleen : *Pas des prières. De la médecine. Pour que le bébé vienne facilement*, ce qui avait été le cas de Luke. Il avait été expulsé, visqueux et s’époumonant, aussitôt reçu par les mains de Colleen à genoux sur un rideau de douche étalé par terre dans la chambre d’Helen et de Carl ; Colleen elle-même enceinte de Chub, au sixième mois de sa grossesse, sonnée et ivre de gratitude envers ce premier bébé qu’elle avait fait naître.

“Va t’asseoir là-bas”, dit Helen à Luke.

Luke s’installa sur une chaise à côté de Chub et balança ses jambes lui aussi.

“Tu vas bientôt aller à l’école, hein, chéri ?” lui demanda Colleen. Marsha, la secrétaire de la scierie, appelait tout le monde

“chéri” et Colleen avait pris cette habitude lorsqu’elle avait travaillé avec elle, avant de rencontrer Rich. Enid disait qu’à force de fréquenter des vieux, elle se comportait comme eux.

Luke hocha la tête.

“Chub et toi, vous serez dans la même classe.”

L’infirmière tendit des documents à Helen.

“Tu peux refaire des fiches de vaccination pour les enfants DeWitt ? demanda la réceptionniste à l’infirmière en lui tendant un gros dossier.

— Encore ?”

La réceptionniste haussa les épaules. “Elle les a perdus.”

L’infirmière soupira et accepta le dossier qui détaillait le suivi médical des six enfants d’Enid – otites, fractures, varicelle, angines... Colleen se représenta son propre dossier, un maigre catalogue de déceptions. Non, elle ne devrait pas dire ça. Il y avait Chub, assis à côté de Luke, attendant patiemment.

“On y va, Luke”, dit Helen. Ses yeux étaient cerclés de rouge. Elle adressa un bref hochement de tête à Colleen.

“Félicitations”, dit celle-ci, essayant vaguement d’amorcer une conversation. Elles avaient été proches toutes les deux, mais s’étaient éloignées l’une de l’autre après la naissance des garçons. Helen lui présenterait peut-être des condoléances, pensa Colleen, ou une explication – *Je sais ce qui est arrivé, je n’étais pas sûre que tu voudrais suivre ma grossesse.* Colleen avait fait naître Luke sans problème, non ? Pourquoi ne la prendrait-elle pas pour son deuxième accouchement ? Mais Helen se taisait. Une main sur son ventre, comme si elle craignait d’attraper la poisse de Colleen, elle se détourna, poussa la porte à double battant et sortit sous la bruine.

“La prochaine fois, on vous les facturera, annonça l’infirmière à Enid en lui tendant les nouvelles fiches.

— OK.” Enid glissa les fiches dans son sac. “C’est vrai, cette histoire de bébé qui est né sans cerveau ?” demanda-t-elle.

Enid. Tais-toi !

“Comment s’appelle la mère, déjà ? Elle est mariée avec un des garçons Cooney...” Enid interrogea Colleen du regard, puis claquait des doigts lorsque le nom lui revint : “Beth.”

L’infirmière la considéra d’un air sévère. “Ils font toujours autant de bruit, là-haut par chez vous ?”

Des hippies étaient venus en stop depuis Arcata pour manifester contre l'exploitation forestière. L'université d'État de Humboldt en était infestée. Quelques semaines plus tôt, ils avaient à nouveau bloqué No Name Road, et Rich n'était pas rentré avant la nuit tombée.

“On ne peut plus tondre sa pelouse sans déclencher une manif, dit Enid. Et avec quoi ils se torchent le cul, hein ? J'aimerais bien savoir.

— Il faudrait leur rappeler que les arbres repoussent”, renchérit l'infirmière.

“Voilà, c'est fait”, déclara Enid en s'asseyant à côté de Colleen dans la voiture. Elle resserra le lange autour du bébé. “Rappelle-moi que je dois obliger Eugene à dormir dans une autre chambre à partir de maintenant. Six, ça suffit.

— La tunique est presque terminée”, dit Colleen, pour changer de sujet.

Un pasteur descendrait de Crescent City deux semaines plus tard pour baptiser Alsea. Il n'y en avait plus à Klamath depuis des années. Les gens gardaient leurs commérages, leurs cravates lacets et leurs robes ornées de boutons en nacre pour le déjeuner de poisson frit offert aux employés par Sanderson un dimanche sur deux – cinquante cents pour les membres de leurs familles – à volonté. Alsea... le prénom ne venait toujours pas facilement. Chez Enid, le bébé était toujours resté *le bébé* jusqu'à ce que le suivant arrive, même si elle jurait que c'était le dernier. Alsea, la ville d'Oregon où avait grandi Eugene – celui-ci ayant épuisé les grand-tantes dont ses enfants portaient le prénom.

“Pourquoi s'embêter ?” Enid bâilla. “J'ai toujours celle de Mavis rangée quelque part.

— Chaque enfant est un miracle, dit Colleen.

— Ouais, c'est ça. Dis-le à mes nichons. Ils me tombent aux genoux... Tiens, tu devrais me coudre un soutien-gorge. Ou demander à Rich de m'en sculpter un, ce serait pas de trop !

— J'apporterai la tunique. Il ne me reste que les roses à broder autour du cou.

— OK.”

Le pick-up grimpait la route en lacets, dans le brouillard soufflé par l'océan qui balayait la route comme de la fumée. La radio ne diffusait plus que des interférences. Chub s'endormit, puis Enid, qui avait le nez congestionné. Colleen serrait le volant. Enfin, la pancarte émergea de la brume – BIENVENUE EN PAYS FORESTIER –, puis apparurent les deux ours en métal terni qui gardaient le pont.

12 AOÛT

RICH

Les épaules voûtées, toujours vêtu de sa tenue de travail, Rich décrocha le combiné dans la cabine téléphonique de la station-service. Il sortit du fond de sa poche le sous-verre en papier froissé que lui avait donné Jim Mueller, glissa une pièce dans la fente, puis raccrocha brusquement. Les paumes moites, il se dandina d'un pied sur l'autre. Enfin, il inséra à nouveau la pièce et composa le numéro.

“Je te retrouve là-bas, dit Jim Mueller.

— Maintenant ?” Rich frissonna dans sa chemise mouillée de sueur.

“Dans une demi-heure.” Jim Mueller raccrocha avant que Rich n'ait le temps de changer d'avis.

Rich ouvrit la porte de la banque, les mains raides d'angoisse. L'air à l'intérieur sentait le renfermé, et dans le silence qui régnait, il prit soudain conscience de son odeur, un mélange de transpiration et d'essence, avec une touche sucrée provenant de la sciure. Il n'était pas entré ici depuis des années. C'était Colleen qui déposait les chèques de sa paye ; il se contentait de parcourir ses relevés de compte à la fin du mois.

“Mr. Gundersen ?” demanda un homme. Petit, trapu, il tendit une main hésitante comme s'il avait peur de Rich et de sa haute taille. “Nous nous sommes parlé au téléphone l'autre jour.” Rich s'était imaginé le responsable des prêts, plus vieux, en costume et cravate. Pas en bras de chemise, comme son interlocuteur aujourd'hui. “Nous avons préparé les documents.”

Jim Mueller était assis dans une petite pièce, tournant le dos à la porte. Il salua d'un hochement du menton quand le banquier fit entrer Rich et s'installa derrière le bureau.

“Mr. Mueller a déjà signé, dit le banquier. Vous n'avez plus qu'à émarger vous aussi.”

Jim Mueller fit glisser les documents vers Rich. Celui-ci chercha ses lunettes dans sa poche mais n'y trouva qu'un cure-dents esseulé. Ça et là, des mots lui sautaient aux yeux : *nom patronymique, Parcelle 24-7, 250 000 \$, taux d'intérêt 8,96 %*.

Il déglutit avec effort et frotta ses paumes humides sur les jambes de son jean taché de graisse.

“Il faudrait que j'apporte combien, déjà ?”

Le banquier se tourna vers Jim Mueller. “Mr. Mueller, pouvez-vous nous laisser seuls une minute ?”

Jim Mueller obtempéra.

Le banquier répondit à Rich, comme il l'avait fait au téléphone : “Il resterait deux mille cinq cents dollars sur votre compte épargne, après les frais de dossier et l'apport personnel.”

Un filet de sécurité bien mince, avec un remboursement mensuel de 2 102,10 dollars.

“Et la maison ? demanda Rich. Je peux la mettre en hypothèque et réduire le montant de l'apport ?”

Le responsable des prêts secoua la tête, toussa, tourna la tête pour s'éclaircir la gorge.

“Non. Pas avec le statut du...” Il marqua un arrêt, puis poursuivit : “... la création du parc naturel.

— J'en suis encore propriétaire, non ?

— Vous faisiez partie des terrains concernés par les mesures d'expropriation ?” demanda le banquier, comme si Rich avait eu le choix. Ce qu'il avait eu en réalité, c'était la malchance de posséder huit hectares dans l'une des étroites bandes de terre que le Congrès avait décidé d'utiliser afin de relier entre eux les parcs naturels établis le long de la côte. Le comté de Humboldt avait payé le plus lourd tribut, sa part représentant le corps de l'hippocampe renversé qu'était devenu le parc national. Aux habitants de Del Norte, on avait seulement pris la mince queue de l'animal, un cordon d'espaces boisés en bordure de l'océan, la maison de Rich étant située en plein milieu. “En réalité, il y a

déjà eu transfert de propriété, expliqua le responsable des prêts. Ce que vous détenez est un droit de jouissance de la maison. Une sorte de bail, disons, pendant vingt-cinq ans... Vous avez été indemnisé en 1968 ? Donc, jusqu'en 1993.

— Ou bien jusqu'à ce qu'on meure, dit Rich. On peut rester dans la maison jusqu'à notre mort, non ? Ma femme est plus jeune."

Le responsable des prêts hocha la tête. Il avait l'habitude de recevoir dans son bureau des gens qu'il renvoyait à leur mortalité.

"On ne peut hypothéquer un bien que si l'on en est propriétaire, conclut-il. Excusez-moi un instant."

Une fois le banquier sorti, Jim Mueller revint et s'assit pesamment. Dans l'esprit de Rich surgit l'image de Colleen qui l'avait regardé partir en marche arrière ce matin. *Sois prudent*. Il l'avait été, toute sa vie.

"Faut prendre des risques, parfois", dit Jim Mueller, comme si Rich avait parlé tout haut.

Le stylo pesait une tonne entre ses doigts. De nouveau, Rich déglutit avec peine. Le banquier réapparut au moment précis où il paraphait l'avant-dernière page. Difficile de croire qu'un quart de million de dollars tenait dans une poignée de feuillets.

"C'est pas la peine de couper à blanc, dit Jim Mueller, plus bavard à présent que la vente était signée. Une fois que Sanderson aura dégagé le bas de Damnation, vas-y doucement. Prends quarante pour cent, laisse le reste grandir. Un jour, ton gamin regardera tes arrière-petits-enfants récolter.

— Autrefois, on risquait sa peau avec ce genre de discours", dit Rich. Témoin, le sort de Lark après qu'il se fut prononcé en faveur d'une gestion durable – ne pas abattre la forêt en moins de temps qu'il ne lui en fallait pour repousser. De là, Lark avait vite sauté le pas, rejoignant un monde de syndicats, de retraites, de congés payés. Sanderson flairait un syndicaliste à des kilomètres, il avait aussitôt éteint le feu.

Jim Mueller passa une main sur le bureau comme pour effacer la triste histoire de Lark.

"Tu vas t'en mettre plein les poches, dit-il avec un soupçon de regret dans la voix. Mais c'est vrai que vous autres, les Gundersen, vous louchez sur ce bout de forêt depuis quatre-vingts ans. Hank